

# L'ECHO DE LA CORREZE

## TULLE Ville Martyre

### LE CALVAIRE DES OTAGES DE TULLE A COMPIEGNE

#### 1 – De Tulle à Limoges

Après avoir assisté aux interminables séries des pendaisons, hébétés, anéantis de fatigue et d'horreur, en un long cortège muet, les otages échappés au martyr, furent ramenés, vers 18 heures, sous bonne escorte, dans l'enceinte de la Manufacture. L'épreuve n'était pas terminée. Tulle n'a pas encore acquitté sa rançon. Assemblés à nouveau en groupes réguliers, comme pour un autre choix fatal, ils attendent que leur sort soit fixé, la nuit tombe, une nuit claire de juin, étoilée, splendide, pleine de promesses de lendemains ensoleillés. Jusqu'à eux arrivent les rumeurs de la ville assassinée, roulements de camions, coups de feu, chants de soudards ... Des images passent devant leurs yeux : amis, frères, fils marchant les mains liées vers le nœud coulant, des corps affaissés se balancent aux balcons, et, dans un cadre familial, des êtres qui pleurent ou qui prient. La nuit est interminable. L'aube du 10 juin les surprend dans la même attitude prostrée, serrés les uns contre les autres pour se préserver à la fois du froid et du malheur.

Dans la matinée, le Préfet (M. Trouillé) visite les prisonniers parqués comme des bêtes dans le bâtiment où ils ont dormi sur le ciment nu. Il vient à nouveau intercéder pour quelques privilégiés. Se tournant vers Walter, il s'écrit : « je veux vous faire plaisir, vous m'avez demandé quelqu'un pour vous raser. Je vous offre un coiffeur ». Moins protocolairement, le docteur Pouget, infatigable, multiplie les soins et les encouragements, cherche des malades et, paradoxalement, provoque des maladies. D'autres bonnes volontés se dépensent. Peut-être ces interventions diverses arracheront-elles aux nazis les victimes qu'ils convoient. L'espoir renaît dans tous les cœurs. On chuchote dans les groupes que la libération est proche, qu'elle est promise, que tous sont sauvés.

Hélas ! l'après-midi s'écoule morne, sans visite, sans aucun écho du monde extérieur. Le Préfet, qui avait promis de revenir, ne paraît pas. Les heures passent, désespérément longues. Brusquement l'angoisse étreint les captifs. Des camions s'alignent devant eux dans l'allée centrale. Les hommes sont placés en rang de six, et poussés dans les voitures. Trente par camions, le convoi sort lentement de la Manufacture et va se ranger dans la rue du Tir où les familles pourront enfin venir adresser un ultime adieu ...

Une fois encore, le hasard aveugle a désigné les déportés. On a embarqué pêle-mêle jeunes et vieux, un enfant malingre, estropié, soutenu par un corset orthopédique, et qui n'accuse pas quatorze ans ; des hommes qui ont longuement dépassé la cinquantaine ; deux pères qui ont vu pendre leurs fils ; un garagiste, père de cinq enfants et qui, arraché à son atelier, part en bleus de travail ... Combien sont-ils ? exactement 311 qui, par un supplice différent, doivent expier à leur tour.

Séparés par des auto-mitrailleuses, les camions s'engagent sur la route de Brive ... pour atteindre Limoges. Pourquoi ce crochet ? Quoique supérieurement armés, les SS hésitent à s'aventurer dans la région de Seilhac où des maquisards, des vrais, leur sont signalés. Entre Brive et Uzerche, dans une zone dangereuse qu'il faut bien traverser, le convoi s'étire, les camions s'espacent d'une centaine de mètres pour mieux éviter l'embuscade. Il est vraiment plus facile de pendre des innocents, de déporter des centaines de prisonniers désarmés que d'affronter une poignée de maquisards.

Limoges n'est atteint qu'à 4 heures du matin. Les hommes de plus en plus déprimés par la fatigue, le froid de la nuit ; la faim — ils n'ont pas mangé depuis deux jours — Sont jetés à bas des voitures à coups de bottes et de crosses, poussés dans la cour d'une caserne et entassés dans un baraquement où cent personnes normalement n'y pourraient trouver place. Ils restent là deux mortelles heures sans mouvement, sans paroles, sans pensées comme sans espoir. Un ordre bref hurlé à pleine gueule ! Rassemblement dans la cour, alignement, nouveau départ, à pied cette fois. La pitoyable cohorte traverse Limoges, au pas de chasseur, talonnée par les SS qui s'acharnent en riant sur les loques qui traînent, sur les corps qui n'obéissent plus, sur les traînards qui succombent. Où peut aller ce cortège si ce n'est vers la mort ?

Il s'engouffre en effet dans le manège où eurent lieu tant d'exécutions. Les prisonniers sont alignés au mur. Au balcon, quatre mitrailleuses sont braquées sur eux. Pourvoyeurs de crimes, des SS défilent, portant des caisses de cartouches et de bandes de mitrailleuses. C'en est trop ! Les énergies de beaucoup cèdent brusquement. Les volontés s'effondrent. Les nerfs trop tendus se brisent. Trente corps s'affaissent à bout de forces. Une panique folle s'empare des autres qui cherchent à fuir, à échapper à la salve qui va jaillir. Des plaintes, des cris, des jurons, des supplications s'élèvent. Vingt malheureux hurlent qu'ils sont volontaires pour l'Allemagne. Une voix démente troue le tumulte : « Vive Hitler ! ».

Ce n'était encore qu'une mise en scène, une infâme comédie, une figure pour amener les pauvres condamnés à accepter les plus humiliantes conditions de salut. Les crosses, les poings, les bottes frappent pour remettre tout le monde sur pied. Tout rentre dans l'ordre. A 13 heures, le Secours National est autorisé à apporter un repas aux prisonniers — le premier depuis le 9 juin — et l'attente d'on ne sait quoi se prolonge. Deux heures plus tard, des officiers ...

*( Suite en 2° page )*

... allemands, suivis de miliciens limousins et corréziens — car la Corrèze, hélas, a eu aussi ses traîtres — pénètrent dans le manège. Le docteur Lejeune, de Larche, chef de la milice, se place devant le groupe et se charge du choix. Hier c'était Walter, aujourd'hui, Lejeune. Un pas de plus dans l'abjection. Désormais, le salut des captifs dépend de lui et de ses séides. Des Français doivent implorer, supplier des individus qui, hier encore, s'arrogeaient l'apanage du patriotisme, des Français, des Corréziens par l'origine et que l'âme plus que l'uniforme a fait nazis. Ah ! il faut voir l'air avantageux des Lejeune, des Massoulier, des Delpy et de leurs complices devant leurs compatriotes anéantis. Ils interrogent avec condescendance, vérifient les identités, s'informent des situations, rappellent complaisamment des parentés, des relations communes, et, grands seigneurs, souverains juges, accordent ou refusent la grâce. Devant le petit nombre de graciés par la milice, les Officiers SS eux même sont obligés d'intervenir en faveur de quelques hommes trop vieux ou incapables de travailler pour les nazis français ou allemands. 162 captifs sont ainsi libérés non sans avoir subi au préalable , injure suprême, un long discours de Lejeune exaltant l'œuvre du Maréchal au nom duquel tous ces Français doivent être immolés au Grand Reich Allemand.

Placés désormais sous la protection exclusive de la milice, les heureux élus quittent le manège pour la caserne de leurs « protecteurs » d'où ils ne sortiront enfin libres que le lendemain à 15 heures, chacun serrant jalousement dans son portefeuille sa levée d'écrou ainsi conçue :

« Arrêté du 9 juin 1944 au 12 juin 1944 par les autorités allemandes au cours des opérations ( ? ) est libéré ce jour M. X.... »

Au bas, à défaut de signature, s'étalent deux cachets : l'un où figure le signe cabalistique de la milice (le V de vendu ou vandale) avec ces mots : Franc Garde permanente, 25 Région, 1<sup>ère</sup> unité, l'autre où se lit, autour de la francisque maréchalienne : « Forces du maintien de l'Ordre, Région de Limoges ».

*( A suivre : De Limoges à Poitiers )*  
Marc BALLOT